

## Le parti du loup

Serge Bouchard

Numéro 61, été 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78831ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

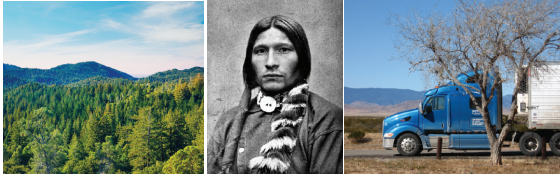
1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bouchard, S. (2015). Le parti du loup. *L'Inconvénient*, (61), 4–5.



## LE PARTI DU LOUP

*Serge Bouchard*



Le loup : œuvre de Lyne Bastien

Le rêve du jour où un représentant du peuple, cela s'appelle un député, posera la question en pleine Assemblée nationale : « Monsieur le ministre des Ressources naturelles, combien y a-t-il de loups dans la province de Québec ? » Cela rafraîchirait les débats, enfin, le temps d'un malaise ; car il est certain que les députés de tous les partis riraient poliment, puis on passerait vite à un autre sujet. Bien sûr, personne ne saurait donner la réponse. Y a-t-il un zoologue dans la salle ? En l'absence de commission parlementaire sur les loups, nous nageons dans l'approximatif. Notre monde « affairé » est obsédé des « vraies affaires » ; l'attention portée aux loups, à savoir s'ils sont en santé, heureux, en danger ou en peine, est en dessous de tout. Voilà qui s'appelle aller de l'avant. Nous construisons un monde, nous détruisons un monde – ce qui est la même phrase –, sans savoir combien de meutes de loups vivent dans les limites de notre belle province. Cela porte un coup dur à notre assurance, ou cela nous rassure dans notre formidable indifférence – la même phrase encore. Nous gérons tout, surtout ce qu'on ignore.

Je suis le chef du parti des loups. Selon mon programme politique, il est impossible de forer pour trouver du pétrole, de construire un pipeline, de creuser un trou de mine, de faire un chemin en région sauvage, de zigzaguer en motoneige dans les grands espaces, de déboiser à blanc, sans d'abord consulter l'assemblée des vieux loups. Ici, le sondage ne sert à rien. Pour juger du point de vue des loups, il faut les entendre hurler la nuit, le museau pointé vers le ciel. La légende veut qu'ils se lamentent à la lune et la légende veut encore que nous en soyons bien effrayés. Mais en vérité, leurs chants ne menacent rien ni personne. Les loups consultent simplement le ciel ; leurs hurlements sont un concert, une assemblée politique d'âmes libres et sauvages. Les loups sont les gardiens des nuits les plus anciennes, ils ont en mémoire des choses que nos développeurs ignorent. Les loups savent prier, ils ont le sacré dans la peau. En fait, et cela est remarquable, ils ne font pas de leurs croyances une grande guerre de religion. Ils sont simplement fidèles à leur credo : on ne négocie pas sa beauté et encore moins sa liberté.

Le loup est *mahigan* en innu-aiman, la langue des Innus, tout comme *odjick* est le pékan en anishinabe algonquin. Le

premier chef innu créé par un Samuel de Champlain déboussolé devant une société sans chef s'appelait Mahigan Attik. Voilà un bien beau nom de personne qui signifie Loup-Caribou. Le chef Mahigan Attik était chrétien, une condition *sine qua non* pour avoir la confiance de l'autorité française en ces temps reculés. Mais l'histoire ne dit pas ce que Mahigan Attik pensait vraiment de toute cette mascarade. C'était un Innu des temps anciens, un chasseur qui fréquentait avec sa famille, en été, le poste de Tadoussac et celui de Kébec. Le rôle de chef indien, si cher à l'entendement français, était tombé sur lui. Il savait bien, en regardant le ciel de nuit, qu'Odjick représentait la constellation du Grand Pékan, il savait que les loups imploraient souvent Odjick pour que le caribou collabore et fasse en sorte que les louveteaux mangent à leur faim dans les tanières du cœur du monde. Il connaissait les « lutins », ces voleurs de poissons, et Tshakapesh, l'enfant couvert de poux. Il en savait tellement, au moins autant que le loup qui parle à la nuit.

Si mon parti était au pouvoir, je nommerais la 117 qui file vers Val-d'Or la route Odjick, c'est-à-dire la route du Grand Pékan, en l'honneur du peuple des Algonquins et de toutes les familles odjicks des communautés anishinabes. De la même manière, sur la fameuse route 138 à l'est de Québec, je ferais ériger une belle plaque qui dirait : « Vous roulez sur la route Mahigan Attik. » Cette référence honorerait à la fois l'esprit du loup, le maître des caribous et l'histoire des Innus, mais surtout l'histoire du pays et les angoisses de ce vieux chef montagnais qui fit le pont entre les manières françaises et les manières de son peuple, sans trop savoir où cela allait tous les mener. La route des Loups est une voie qui s'enfoncé dans les collines du temps passé. Sachons reconnaître ces passages secrets et sachons bien nommer les choses, avec respect et poésie. Et nous pourrions certes poursuivre notre programme : une bonne portion de la 132 qui s'allonge vers Rimouski et la Gaspésie recevrait le nom de route des Petits Chiens, parce que voilà bien la signification du beau toponyme de Rimouski, lequel vient du mot « *Armouchiquois* », le premier ethnonyme utilisé par les Français pour désigner les Abénakis. Les Armouchiquois, la Confédération des Petits Chiens.

J'ai bien aimé cet homme, Apinamiss, le petit Abraham, qui avait accidentellement tué un gros loup sur la route entre Mingan et Longue-Pointe-de-Mingan. Apinamiss conduisait en ce temps-là le premier autobus scolaire servant à transporter les enfants innus de Mingan à l'école des Blancs de Longue-Pointe. L'histoire remonte à plus de trente-cinq ans. Un jour, au volant de son gros autobus jaune, il ne put éviter ce loup qui se tenait immobile au milieu du chemin. Une bête magnifique au pelage très pâle, presque blanc. Apinamiss a ramené la carcasse au village, où nous avons tous pu la voir. Noble loup, loup mystérieux. S'était-il donné la mort, avait-il choisi son moment, était-ce un vieil individu solitaire, abandonné de sa meute ? Pourquoi avait-il choisi Apinamiss, cet autobus, cette route, ce jour-là ? On aurait dit que sa mort avait un sens, qu'elle était dans l'ordre des choses. Je sentais que mes amis innus avaient tous compris que *le loup avait parlé*.

Un mois plus tard, dans un coin retiré de la forêt, j'ai retrouvé le loup d'Apinamiss. On avait construit un échafaudage parmi les épinettes pour y déposer le crâne et les os du loup, ainsi que ses pattes. Le crâne était en partie peint en rouge et il regardait vers l'est. Quelqu'un avait fait ce qu'il fallait pour l'âme du loup, non pas une offrande, mais bel et bien une cérémonie de reconnaissance, une façon respectueuse de garder le contact avec le monde animal. « Tu es venu mourir chez nous, Mista Mahigan, tu es venu vers moi, j'honore ta volonté, je célèbre ton nom, le grand esprit du loup. » Lorsque le jeune anthropologue que j'étais demanda à répétition ce que cette mise en scène voulait dire, mes amis baissèrent la tête en souriant, comme pour me dire : *Apprends-le par toi-même, découvre la voie du sacré*.

La louve protège ses petits et la meute entière les élève. Elles sont des sœurs, ils sont des frères. Les loups chassent de concert, ce sont de grands marcheurs qui laissent les traces de leurs mouvements disciplinés dans la neige, ils sont résistants et infatigables, ils vont vers les proies qui s'offrent à eux, nobles chasseurs à quatre pattes, ils font partie de la chaîne de la vie, chacun jouant son rôle dans la danse cosmique. Disons ceci : la forêt aime les loups, car pour la forêt, les loups contribuent à la santé de toutes les choses. À cause des loups, l'eau de la rivière est plus fraîche, le sapin dans la coulée est plus vert, les castors se le tiennent pour dit quand ils vont grignoter le pied des trembles, les vieux orignaux savent comment l'histoire va finir. Les arbres aiment cette queue-leu-leu, cette furtivité, cette efficacité. Mais il faut dire aussi, dans un même souffle, que les arbres aiment les campements innus, les cris des enfants qui jouent dans les alentours, le bruit de la hachette qui ébranche une perche gelée, la fumée résineuse, le chant de la langue des humains, l'odeur de la soupe au lièvre.

J'ai fait un rêve l'autre nuit. Je me levais à l'Assemblée nationale, je profitais de la période de questions : « Chers amis, chers collègues, combien y a-t-il de lynx dans la province de Québec ? » Et je disais encore : « Savez-vous que le lynx se dit *peshu* en innu et qu'il y aurait beaucoup à dire à son propos ? » Un ministre du parti au pouvoir de me répondre : « Mais, dites-moi, honorable chef du parti des loups, pourquoi tant de sensiblerie à propos des lynx et qu'est-ce qu'un pékan, finalement ? » J'avais à peine commencé à décrire le

petit odjick, grand chasseur de porcs-épics, que les politiques finirent par m'interpeller plus sèchement : « Où voulez-vous en venir avec toutes ces bibittes à poil ? Ce ne sont pas vos loups ni vos espèces de "pécanes" qui vont nous aider à produire un budget équilibré ! » Un cauchemar, je vous dis.

J'ai fait un autre rêve, une autre nuit : j'étais un loup abitibien et j'avais faim. Un soir d'hiver, par un froid à rebrousser le poil, parce qu'elle sentait la viande je montai furtivement dans une remorque vide dont on avait laissé les portes ouvertes. Soudainement, les portes se refermèrent et je fus pris au piège. Le gros camion prit la route, avec moi dans la remorque, ballotté par le transport et les cahots du chemin. Nous avons roulé toute la nuit pour arriver au petit matin à Montréal. Lorsque les portes s'ouvrirent, je sautai en bas du véhicule et filai me cacher dans une sorte d'entrepôt. Imaginez le choc : c'était un abattoir ! Tant de viandes suspendues, le paradis du carnassier ! Mais je fus vite aperçu et je repris la fuite. Je me retrouvai complètement perdu dans ce quartier urbain de l'est de la ville, où je savais que je n'avais aucune chance de m'en sortir vivant. Ils m'ont tué à l'angle des rues Rachel et d'Iberville, lors même que je rendais les armes et que j'offrais mon âme à Manitou. J'aurais pu me faire passer pour un gros chien et négociier ma peine, mais cela ne s'est jamais vu au monde des loups. Plutôt mourir d'un coup sec que d'engraisser sous le régime de la gamelle. Les Montréalais ne m'ont pas fait d'échafaudage entre deux érables argentés ou deux frênes urbains. Ils n'ont pas changé le nom de la rue Rachel pour la rue du Loup qui a voyagé de nuit dans un camion de Brazeau Transport. Ils n'ont rien dit, sinon ceci : « Y est plus gros qu'on pensait ! » Je fus mis au rebut, sans cérémonie. Les gens de la ville ne savent rien des codes de sortie, encore moins des cérémonies boréales.

Au fil des siècles, l'Europe a tué ses loups, sans répit et sans remords. L'homme est devenu le grand seigneur du vieux continent. En ces déserts déforestés devenus de mornes campagnes parsemées de bosquets et de broussailles, on a inventé le mythe du méchant loup, l'histoire du Petit Chapeyron rouge, les légendes des bêtes effrayantes qui reniflent le sang. Des yeux dans la nuit, des hordes et des hordes, tout un folklore injuste et malheureux visant à démoniser le pauvre magnifique. Depuis longtemps, là-bas, les gens hurlent et crient de peur : « Les loups sont aux portes de la ville... les loups sont aux portes de la ville ! » Il faut dire qu'en tuant le loup, l'Europe tuait aussi la liberté.

Vous le savez, je l'ai tant écrit, tant radoté : j'ai toujours été amoureux de nos grands territoires, j'ai toujours été fier de nos loups. Les avons-nous assez racontés, assez vantés ? En avons-nous assez rêvé ? Les terres à loups seront rares demain, lorsque tous les boulevards Taschereau du monde auront défiguré les paysages. Quand le dernier vieux loup hurlera son ultime prière au ciel, nous entendrons pour une dernière fois la note aiguë de l'âme sacrée des bois, le dernier appel de la forêt, la voix du pauvre loup, le revers du monde, sa défaite, la complainte du désenchantement.

Je sais, mon parti n'a aucune chance aux prochaines élections. ■